

Explication linéaire n°4 : « Les Effarés », Rimbaud, 1870.

Le 1er septembre 1870, l'armée française capitule à Sedan sonnant la chute de Napoléon III et du Second Empire. Malgré les tentatives de résistance, fin septembre les troupes allemandes assiègent Paris. Rimbaud, qui est alors un adolescent révolté, accumule les fugues, au cours de l'une d'elles il découvre les Parisiens assiégés et touchés par la famine. Dans « Les Effarés », le jeune poète probablement inspiré par ceux qu'il a croisés nous décrit cinq jeunes enfants de la rue en prise avec le froid et l'injustice de la société. Ce poème est composé de douze tercets contenant chacun deux octosyllabes et un tétrasyllabe, une forme assez rare dont le rythme est léger, presque comme celui d'une chanson populaire ; la simplicité métrique semble choisie ici pour évoquer des gens simples.

Problématiques : (à choisir)

Comment ce poème, écrit quelques jours après l'émeute parisienne lors du renversement du Second Empire, témoigne-t-il de la détresse du peuple parisien ?

Comment le jeune poète nous fait-il partager sa révolte face au sort misérable réservé aux enfants ?

Mouvement 1 : v. 1 à 15 : Le tableau d'enfants des rues fascinés par le spectacle d'un boulanger au travail. (5 premiers tercets)

Mouvement 2 : v. 16 à 36 : La dénonciation de la cruelle réalité des laissés-pour-compte. (7 tercets suivants)

Mouvement 1 : v. 1 à 15 : Tableau d'enfants des rues fascinés par un boulanger au travail.

- Le titre « Les Effarés » est un adjectif substantivé qui renvoie aux personnages que l'on découvrira dans le poème, par définition il désigne « un trouble moral, un étonnement mêlé d'effroi » et présente ici les enfants comme hébétés, hagards (plutôt qu'épouvantés).
- Les deux premiers tercets sont liés par la syntaxique car ils constituent une phrase. Le poème débute sur un fort contraste « Noirs dans la neige », le poète évoque des silhouettes sombres, par l'adjectif « noirs », qui se détachent de la blancheur de l'arrière-plan enneigé. Les deux C.C. de lieu « dans la neige et dans la brume » suffisent à planter le décor hostile d'une saison rigoureuse. Ce premier vers esquisse un tableau morne tout en noir et blanc.
- Cependant, la lumière surgit dès le vers 2, le verbe « s'allume » rime avec le nom « brume » et vient contrebalancer la grisaille du vers précédent. Le vers 3 « Leurs culs en rond » crée lui aussi un effet de surprise par l'apparition d'un mot grossier - phénomène rare en poésie au XIXe siècle - qui accentue la posture prosaïque et un peu vulgaire du groupe. Ces enfants des rues exposés au froid sont agglutinés à une fenêtre « Au grand soupirail » d'où jaillit la lumière.
- Au vers 4, le C.C. de manière « À genoux » place les enfants dans une position d'infériorité ou de soumission, ils sont installés à même le sol, dans la neige : ils ont nécessairement froid. Le sujet de la phrase apparaît enfin, ces « cinq petits » sont « Les Effarés » qu'annonçait le titre, le substantif met l'accent sur l'extrême jeunesse des protagonistes, le tableau devient dès lors pathétique. D'ailleurs, le poète lui-même est indigné, à travers une exclamation mise en valeur par des tirets comme s'il prenait la parole, il s'écrie « - misère ! - ». Le rythme haché de ce vers semble lui aussi traduire le choc que constitue le spectacle des enfants livrés à eux-mêmes dans le froid.
- Le premier verbe dont ils sont sujet est un verbe de perception visuelle au présent ; ils « regardent » et sont donc placés en position d'observateurs. Quant au spectacle qui s'offre à eux, il est différé, créant une sorte d'attente chez le lecteur que renforce encore l'enjambement du vers 5 à 6 « le boulanger faire / Le lourd pain blond... » : nous découvrons

ainsi ce qui fascine ces petits, à savoir la fabrication du pain. D'ailleurs, le fruit du travail du boulanger est valorisé par deux adjectifs épithètes, « lourd » et « blond », pleins de promesses pour des enfants misérables comme le suggèrent les points de suspension qui clôture la phrase et la strophe.

- Le troisième tercet s'ouvre sur un autre verbe de perception « Ils voient » qui vient renforcer la fascination qu'exerce le tableau sur les jeunes enfants. Comme pour le pain au v. 6, le bras du boulanger est accompagné de deux adjectifs épithètes, créant une sorte de parallélisme dont la symétrie suggère un tableau idéal que souligne une allitération : du « lourd pain **blond** » on passe au « fort **bras blanc** ». Deux enjambements (v. 7 à 8 et 8 à 9) amplifie l'effort fourni par le boulanger « qui tourne / La pâte grise, et qui l'enfourne / Dans un trou clair », on observe aussi que les verbes d'action sont placés à la rime « tourne / enfourne », la confection du pain par l'ouvrier est ainsi valorisée à travers le regard des enfants.
- On note l'importance des couleurs douces des éléments présents à l'intérieur « blond », « blanc », « grise », « clair », ceux-ci s'opposent à la misère des enfants des rues « Noirs ». La clarté était associée au fournil dans la première strophe, ensuite au pain dans la deuxième, puis au boulanger, à la pâte et enfin au four lui-même, désigné par la périphrase (ou l'oxymore) « un trou clair ». Rimbaud tel un peintre use du clair-obscur pour dépeindre la misère et opposer les espaces de la rue et du fournil.
- Le quatrième tercet s'ouvre encore sur un verbe de perception mais cette fois-ci auditive « Ils écoutent », Rimbaud indique ainsi l'attention particulière des enfants sur l'activité du fournil. Tout leur intérêt est centré sur « le bon pain » qui cuit. Le vers 10 est composé d'une seule phrase simple, la plus courte du poème, qui concentre aussi toute la convoitise des enfants qui souffrent peut-être plus de la faim que du froid.
- La deuxième phrase du tercet accumule des termes connotés positivement « Le boulanger au gras sourire / Chante un vieil air » : tout dans ce fournil semble refléter le bonheur de vivre et crée un contraste avec la vie misérable des enfants. On observe à ce sujet la rime sémantique entre les termes « cuire » et « sourire », la nourriture est assimilée ici à la joie puis au chant.
- La cinquième strophe nous ramène à l'extérieur, sur le groupe de petits misérables. Rimbaud pousse plus loin son tableau, il les décrit comme « blottis », l'adjectif les présente comme repliés sur eux-mêmes, cherchant un refuge, tels des animaux ; la négation « pas un ne bouge » insiste sur leur posture statique.
- Le vers 14 « Au **souffle** du **soupirail rouge** » est un C.C. de lieu qui fait écho au vers 2 qui évoquait la clarté. Mais ici, l'adjectif de couleur « rouge », placé à la rime, renvoie à la chaleur que dégage le fournil, ce que confirme la comparaison qui suit « Chaud comme un **sein** » : nous comprenons ainsi que ces jeunes enfants cherchent ici le réconfort dont il manque cruellement : le sein pouvant renvoyer par métonymie à la douceur maternelle que suggèrent aussi l'assonance en [ou] et l'allitération en [s] . Cette strophe vient compléter les précédentes, tout d'abord la sensation tactile s'ajoute à la vue et au bruit, ensuite la couleur rouge vient rompre par sa vivacité la bichromie en noir et blanc qui régnait jusqu'ici. Ce rouge est la chaleur de la vie, on comprend son pouvoir d'attraction sur ces enfants.

→ Bilan : Ces cinq strophes décrivent une scène de rue, dont les protagonistes sont des enfants de milieu défavorisé puisqu'ils ne sont ni au chaud, ni décemment installés et nourris, ni encadrés par des adultes, Rimbaud pose sur eux un regard compatissant et attendri car ils manquent de l'essentiel.

Mouvement 2 : v. 16 à 36 : La dénonciation de la cruelle réalité des laissés-pour-compte dont les prières demeurent sans réponse.

- Ce deuxième mouvement est constitué d'une seule phrase complexe dont le rythme ample semble suivre l'émotion du poète. C'est d'abord un enchaînement de trois propositions subordonnées conjonctives de temps introduites par « quand » qui retarde l'apparition de la proposition principale qui n'apparaîtra qu'au vers 23.
- Dans la strophe 6 se développe une première subordonnée temporelle, à l'intérieur de laquelle s'en trouve une autre, enchâssée : « Et quand (pendant que minuit sonne)... on sort le pain » : cette strophe pose explicitement le cadre temporel nocturne de la scène que l'on pouvait déjà deviner par le jeu de clair-obscur, en mentionnant l'heure fort tardive (v. 16), le poète sous-entend que ces enfants devraient dormir au chaud dans un lit. Le vers 17 accumule les adjectifs dans un rythme ternaire et envoûtant « Façonné, pétillant et jaune », ceux-ci suscitent la gourmandise et préparent l'arrivée du pain ; le tétrasyllabe « On sort le pain » par sa brièveté concentre les effets du produit fini tellement attendu par les enfants. On notera au passage la rime entre « pain » et « sein » (v.15) qui suggère à elle seule le vif désir voire la concupiscence des « Effarés ».
- Strophe 7, la deuxième subordonnée circonstancielle de temps développe l'univers sonore déjà présent dans la précédente (« sonne » v. 16 et « pétillant » v. 17) dans une personnification « Chantent les croûtes (...) et les grillons » mais elle vient ajouter les odeurs à cette fête des sens encore soulignée par des échos sonores « sous les poutres enfumées » on découvre « les croûtes parfumées » : cette strophe évoque étrangement l'été, le Sud, comme si le fournil composait une symphonie estivale au plein cœur de l'hiver.
- Enfin, strophe 8, la troisième subordonnée contient une métaphore « Quand ce trou chaud souffle la vie » (v. 22) qui assimile le fournil à une source de vitalité : en effet, chaleur, sons et lumière sont autant de signes de vie. On comprend qu'après le pétrissage (v. 1 à 9), la cuisson (v. 10 à 15), la sortie du four et le dépôt du pain chaud et croustillant constitue l'apogée du spectacle dont les circonstanciels de temps scandent les dernières étapes. Le vers 23 traduit quant à lui les effets de la scène sur les enfants « Ils ont leur âme si ravie », leur plaisir prend la forme d'une béatitude spirituelle qu'exprime l'adverbe d'intensité « si » ; et ce malgré (ou à cause de) leur situation misérable que nous rappelle le C.C. de lieu « Sous leurs haillons ». La rime « vie » / « ravie » laisse entendre que le parfum et la vue de ce pain suffisent à leur donner l'illusion du bonheur dans leur situation précaire.
- La strophe 9 approfondit cette idée, on y retrouve l'intensif « Ils se ressentent si bien vivre » ; cependant Rimbaud opère un brusque retour à la réalité, en faisant cruellement rimer le mot « vivre » avec « givre » dans une antithèse saisissante. L'adjectif « pauvres » qui qualifie ces « petits » rappelle leur misère sociale et la compassion du poète se traduit par une exclamation « pleins de givre ! » face au sort terrible qui les condamne à contempler un pain. Rimbaud laisse entendre qu'ils vivent par procuration, par l'intermédiaire du spectacle de l'abondance, à défaut de manger réellement.
- Leur indigence est telle qu'ils sont animalisés : le pronom indéfini « tous » (v. 27) les réunit en une sorte de troupeau indifférencié mais surtout la métaphore « Collant leurs petits museaux roses / Au grillage » les abaisse au rang de mammifères en cage, comme si la misère, en les avilissant, les isolait du reste de la société. Les enjambements v. 27 et v. 28 semblent reproduire la spirale infernale de la pauvreté qui les entraîne toujours plus loin. Une rime normande (pour l'œil seulement) entre « tous » et « trous » renforce par sa pauvreté, l'état de manque ou de frustration des protagonistes.
- Le poète les présente « chantant des choses / Entre les trous / Mais bien bas » : les termes « choses » et « bien bas » assimilent leur chant à une sorte de mugissement confus et inaudible. Leur murmure collectif autour du soupirail est explicitement comparé à une prière (v. 31) « - comme une prière... », cette référence rappelle leur posture « à genoux » et le

ravissement de « leur âme », elle donne une dimension religieuse à ce pain qu'ils convoitent. Le pain étant un aliment particulièrement symbolique dans la tradition chrétienne, celui qu'on partage, celui qu'on donne aux pauvres : or ce pain leur demeure inaccessible. Dans cette avant-dernière strophe, la dénonciation ne vise plus seulement la société injuste qui n'entend pas ces enfants (tel le boulanger) mais aussi la religion qui reste toute aussi sourde à leurs espérances. Les vers 32 et 33 « Repliés vers cette lumière / Du ciel rouvert » semble même par métonymie désigner Dieu comme lui aussi insensible aux prières de ces innocents.

- La dernière strophe apporte une chute au poème dont la tonalité est ambivalente. La rime riche entre « culotte » et « tremblote » crée une rupture triviale, presque comique, en soulignant l'état lamentable des enfants à peine vêtus rappelant les « culs en rond » mentionnés au début du poème. Mais elle paraît aussi irrévérencieuse car les enfants prient « Si fort, qu'ils crèvent leur culotte », l'adverbe d'intensité traduit l'indignation du jeune poète à l'égard de ce Dieu désespérément sourd aux plaintes des plus fragiles. La métonymie sur « leur linge blanc » est une dernière mention pathétique de l'extrême jeunesse des personnages. Ils demeurent tenus à l'écart, livrés « Au vent d'hiver... », accablés par le froid qui peut-être les tuera comme le suggèrent les points de suspension, loin de toute charité chrétienne.

→ Bilan : Ainsi, le poème est construit tel un apologue (ou une fable) dont la dernière strophe ajoute de la dérision à la compassion. Ces naïfs enfants apprennent à leurs dépens que le Ciel, tout comme le pain, n'est pas pour eux.

Ainsi, le poète assiste impuissant à cette scène pathétique et, en la décrivant, y confronte également le lecteur. Ces enfants affamés ne mangeront pas à leur faim et resteront invisibles dans la nuit hivernale, tenus en marge de la chaleur et du confort que représente le fournil. Si Rimbaud, révolté et à peine plus âgé que ces enfants, dénonce la misère dans laquelle est plongé le peuple français en cette période de l'histoire, il souligne aussi le fait que ni la bourgeoisie dominante, ni les valeurs chrétiennes n'agissent en faveur des plus démunis : affirmant de la sorte ses convictions anticléricales et sociales quitte à déranger les lecteurs les plus conformistes.